

deux cent mille francs. Ce n'est pas exorbitant de leur part, et vous n'en auriez pas eu si bon marché s'ils n'avaient derrière eux la cohorte de leurs créanciers qu'ils comptent frustrer par ce moyen.

—C'est infâme ! dit le marquis ; mais les Roqueville-Bearn n'ont jamais agi autrement. Dans quelle boue est tombé ce beau nom ! Thévenet, ils auront les deux cent mille francs, et encore une pension de six mille francs en sus, s'ils veulent quitter pour toujours le pays.

—Ah ! M. Thévenet, nous acceptons ! nous sommes trop heureux d'accepter, s'écria Georges. Quoi ! tous ces soucis peuvent finir ! Mais j'aurais donné volontiers bien plus que ce qu'on nous demande ; j'aurais donné la moitié de notre fortune pour éviter à mon père toutes ces angoisses.

—Mais il y a encore une condition, reprit le notaire en secouant la tête, et baissant la voix comme si la proposition qu'il allait faire lui causait un pénible embarras. M. le comte, c'est vous surtout qu'elle regarde ; pour cimenter la paix et l'union des deux familles, pour contondre à jamais leurs intérêts, M. de Roqueville-Bearn vous offre sa fille, Mlle Alice, en mariage.

—A moi ! s'écria Georges, en se levant avec un mouvement d'indignation, à moi ! oh ! il n'aurait pas osé me le dire en face !

—Oui, reprit le notaire, voilà l'arrangement que les Roqueville vous proposent ; j'ai dû vous en faire part.

Le marquis avait laissé retomber son front sur ses mains jointes avec une sourde exclamation ; Georges se rapprocha de lui et dit d'une voix plus tranquille :—Pardon ! mon père, ce n'était pas à moi, c'était à vous de répondre ; dites, que voulez vous que je fasse ?

—Oh ! mon enfant, mon cher enfant, tu me sacrifierais jusqu'à des répugnances si honorables, jusqu'aux scrupules de ton honneur ! s'écria le vieillard.

—Oui, mon père, en fait de devoir et d'honneur, je dois vous croire plus que moi-même, et si vous l'ordonniez, ce mariage se ferait.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel le père et le fils se regardèrent les larmes aux yeux, les mains unies et serrées. Alors le notaire, dominé par la crainte de perdre ce funeste procès, reprit en hochant la tête :—Les Roqueville-Bearn, ont une triste réputation, j'en conviens ; mais nous vivons dans un temps où tout s'oublie. D'ailleurs, les fautes sont personnelles, Et Mlle Alice de Roqueville-Bearn est, dit-on, une charmante personne. Dans le premier moment, cette proposition de mariage a bouleversé

toutes mes idées, puis j'ai réfléchi.... Il faut réfléchir aussi là-dessus, M. le comte.

—C'est mon père qui décidera de tout, répondit Georges avec tranquillité.

Le marquis se leva.

—Thévenet, dit-il avec une dignité calme, je refuse pour mon fils. Allez dire aux Roqueville-Bearn que j'aime mieux voir s'accomplir notre ruine que notre déshonneur !

## II.

## UNE AMIE.

Quand le notaire fut parti, Georges, qui l'avait reconduit jusqu'à la porte, revint vers le marquis et dit doucement :

—Ce qui m'afflige profondément pour vous, mon père, c'est l'attente, l'attente presque sans espoir. Quand tout sera fini, eh bien ! vous aurez du courage.

—Oui, mon fils, je me résignerai à ma ruine ; mais non pas à la tienné, répondit-il douloureusement ; moi, je ne puis pas être malheureux de ce changement de fortune, à mon âge, on n'a plus besoin de luxe, de plaisirs ; je me trouverai toujours bien entre toi et Thérèse, notre bonne Thérèse.

A ces mots, il serra contre sa poitrine les mains réunies de son fils et de sa nièce ; puis il repit d'une voix moins émue : allons, soyons calmes ; retire-toi, Georges, va, mon ami, tâche d'avoir une bonne nuit. Moi je sens que je dormirai. Demain s'il fait beau et que Lara soit guéri, nous sortirons un peu ; il y aura du gibier. Bon soir, Thérèse, allez vous reposer aussi ; nos chagrins vous font bien du mal.

—Oui, bon soir, mon père, à demain, dit Georges, d'un air presque heureux, tandis que Thérèse embrassait silencieusement le marquis.

Il sortirent ensemble et traversèrent sans se rien dire la longue file d'appartements qui précédait la chambre à coucher du marquis. En passant dans le salon, Georges leva les yeux sur le portrait d'une femme jeune encore et dont le doux visage semblait se pencher vers lui et sourire avec mélancolie ; il soupira profondément et murmura :—Ma mère ! oh ! elle est morte à temps.

—Georges, vous ne me quittez pas encore dit Thérèse, en le faisant entrer dans sa chambre ; vous avez besoin de me parler...

—Oh ! oui ; car je suis bien malheureux, s'écria-t-il en cachant son visage dans ses mains ! mon père ! si vous saviez, Thérèse, ce que je souffre pour lui ! ce n'est que d'aujourd'hui, que de ce soir, que j'ai vu nettement notre position...